

(Chronique académique du 6 février 2017)

Autour d'un Recueil de *Pensées* d'Ingres

par Claude SICARD

Je me réjouis que cette brève intervention intervienne trois semaines seulement après la célébration du 150^{ème} anniversaire de la mort, à l'âge de 87 ans, de Jean Auguste Dominique Ingres. Notre confrère Georges Passerat l'a rappelé dans un bel article publié le 14 janvier dernier, le jour même de cet anniversaire. On sait que notre illustre compatriote était né le 29 août 1780 dans notre ville qu'il allait quitter très jeune, d'abord pour Toulouse puis pour Paris, Rome, Florence et Paris de nouveau. Il ne revint qu'une fois à Montauban, après le succès du *Vœu de Louis XIII*. Pourtant, en 1838, de Rome, il écrivait à son ami Jean-Pierre-François Gilibert (de 3 ans son cadet, retrouvé dans l'atelier de leur maître commun Jacques-Louis David, ainsi que l'a rappelé Jean Luigi dans sa conférence devant les membres de l'Association des Palmes Académiques du 24 janvier 2016) :

« *Souvent dégoûté de tout, attristé, ulcéré, souvent j'ai pensé à Montauban, à y aller vieillir auprès de toi, de nos amis !... Nous en faisons, avec ma bonne femme, de petits châteaux en Espagne qui nous rendent heureux. Là, me revoir une bonne fois, sans bruit, réhabitant de notre jolie ville, jouir de son beau climat et de tout ce que la nature y prodigue !* »

Et encore, en 1843 :

« *Envoie-moi donc quelques croquis d'un pays qui m'est si cher et dont je suis proscrit ! Ma bonne femme et moi, nous faisons bien souvent le projet d'y aller faire une apparition. Nous avons pensé à descendre d'abord chez toi, à la campagne, et moi, incognito, avec des moustaches s'il le faut, aller à quatre heures du matin visiter les lieux si chers de notre enfance.* » (*)

Mais il lui était impossible, à cause de son œuvre et de ses obligations (professeur à l'École des Beaux-Arts, élèves nombreux, comme Hippolyte Flandrin ou Théodore Chassériau, dans son atelier, membre de l'Institut dès 1825, directeur de la Villa Médicis de 1835 à 1841...) de vivre ailleurs qu'à Paris ou en Italie... « *Je vis à Paris attaché comme sur une enclume que toutes les contrariétés de la vie d'artiste battent à qui mieux mieux. Oui, j'enrage ici de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends, de tout ce qui me prive de toute espèce de liberté. On m'a donc donné tout Paris à peindre !* », écrit-il par exemple en 1846. Cependant, lorsque le Conseil municipal de Montauban décida, le 13 mai 1844, de baptiser du nom d'Ingres une voie nouvelle (qui ne s'ouvrirait à la circulation qu'en mai 1845), le peintre remercia par une lettre l'ensemble des édiles : « *une pareille distinction m'est bien précieuse; mais en me rendant l'objet d'une aussi éclatante ovation, ne craignez-vous pas d'anticiper trop tôt sur le domaine de la postérité et ne me jugez-vous pas par trop favorablement avant elle ?* » Derrière cette feinte humilité, on devine la fierté de celui qui déclara un jour : « *Je compte sur ma vieillesse, elle me vengera* ».

(*) Précisons que sa « bonne femme » se nomme Madeleine Chapelle. Il l'a épousée en 1813 et elle a joué auprès de lui, jusqu'à sa mort en 1849, un rôle irremplaçable de protectrice. Gautier en témoigne : « *On sait avec quel infatigable dévouement madame Ingres écarta de son mari toutes ces petites misères qui taquinaient le génie et le distraient* ». En 1852, Ingres se remarie avec Delphine Ramel : elle a 43 ans et lui 72. Elle fut, pendant les quinze dernières années de la vie du peintre, son ange gardien.

L'idée de cette causerie m'a été donnée par un tout petit livre de ma bibliothèque, acquis il y a bien des années, sans doute chez un bouquiniste, et qui me posait un problème : la page de titre indique sobrement :

Ingres

PENSÉES

Paris

Editions de la Sirène
29, Boulevard Malesherbes
1922

Et, à la fin, « Justification du tirage » : « Cet ouvrage a été achevé d'imprimer, le 25 février 1922, par la Société Parisienne d'Imprimerie. On en tira 30 exemplaires sur papier pur fil des manufactures Lafuma, numérotés de 1 à 30. »

En dessous j'apprends que je possède le n° 28 !

J'ai vérifié : il y en a un exemplaire à la BNF : il n'est pas numéroté ! D'où ma fierté, qui aurait pourtant plus de raison d'être si je disposais de renseignements sur l'auteur de cette anthologie et sur ses sources : aucune préface explicative, les documents bruts... J'ai longtemps cherché en vain à percer ce petit mystère, jusqu'à ce que je découvre enfin l'ouvrage du Vicomte Henri Delaborde [1811-1899], *Ingres, Sa vie, ses travaux, sa doctrine, d'après les notes manuscrites et les lettres du maître*, Henri Plon, 1870.

Dans ce livre de 379 pages, *Les Notes et pensées de J.A.D.Ingres* occupent les pages 93 à 171. Surprise ! Mon petit livre est la copie intégrale de ces quelque 80 pages, sans les notes de bas de pages, que l'on a négligé de reproduire ! Je suppose que l'auteur de cette copie a considéré que l'ouvrage, après 52 ans, était tombé dans le domaine public, mais pourquoi ne pas l'avouer et expliquer ses mobiles ?

Quoi qu'il en soit, je rends grâce à cette initiative qui a le mérite de nous renvoyer au premier ouvrage de référence, publié seulement trois ans après la mort du peintre, par un membre de l'Institut, Conservateur du Département des Estampes à la Bibliothèque Impériale, et lui-même peintre d'histoire. Delaborde connaissait bien Ingres dont il dit « avoir entendu la voix pendant plusieurs années » et nombre de ses élèves. Il est très clair sur ses sources, qui sont de trois ordres :

* *Des cahiers ou feuilles volantes sur lesquelles Ingres, à partir des premières années de son séjour à Rome, inscrivait tantôt des préceptes théoriques, tantôt des réflexions que lui avait suggérées la pratique personnelle ou l'étude des procédés employés par les maîtres, tantôt enfin des notes ou des explications relatives à ses propres ouvrages.*

* *Des lettres successivement adressées par Ingres à ses plus intimes amis.*

* *Des notes prises séance tenante dans l'atelier des élèves du maître, par quelques-uns de ceux qu'il venait d'encourager, de réprimander ou d'avertir.*

Tous ces papiers, qu'il a utilisés avec respect et ferveur, lui ont été confiés par Madame Ingres et par les amis et élèves du peintre [il cite notamment Edouard Odier (élève en 1832), Hippolyte et Auguste Flandrin]. Il s'agit donc de documents authentiques, qui restituent fidèlement à la fois le caractère et le credo de celui qui affirma un jour : « *Toujours j'ai eu le courage de mes opinions, en tous temps j'ai été sincère : tel je suis, et tel je resterai jusqu'à ma dernière heure.* »

Quelques glanes au fil de la lecture

Sa conception du travail de l'artiste :

En 1813 : « Lorsqu'on sait bien son métier et que l'on a bien appris à imiter la nature, le plus long pour un bon peintre est de *penser* en tout son tableau, de l'avoir pour ainsi dire tout dans sa tête, afin de l'exécuter ensuite avec chaleur et comme d'une seule venue. Alors, je crois, tout paraît senti ensemble. Voilà le propre du grand maître, et voilà ce qu'à force de rêver jour et nuit à

son art, on doit acquérir, si l'on est né. L'énorme quantité des ouvrages anciens faits par un seul homme prouve qu'il vient un moment où un artiste de génie se sent comme entraîné par ses propres moyens et fait tous les jours des choses qu'il ne croyait pas savoir faire.

Il me semble être cet homme. Je fais des progrès chaque jour; jamais le travail ne m'a été aussi facile, et cependant mes ouvrages ne sont point lâchés : au contraire. Je finis plus qu'autrefois, mais bien plus vite. Il m'est impossible par nature de ne pas faire toujours mes ouvrages en conscience. Les faire vite pour gagner de l'argent, cela *m'est bien impossible.* »

Et 43 ans plus tard, en 1856 : « Je suis absorbé par mon travail, que je n'ai jamais aimé autant qu'actuellement. Plus je vieilliss, plus il devient pour moi un besoin irrésistible.

Je me porte à merveille, et cependant, par mon grand âge, je suis bien près de faire mon paquet; mais je le veux le plus gros et le plus beau possible, voulant vivre dans la mémoire des hommes. »

Sa culture et ses goûts :

En 1818 : « Je suis pour les arts ce que j'ai toujours été. L'âge et la réflexion ont, je l'espère, assuré mon goût sans en diminuer la chaleur. Mes adorations sont toujours Raphaël, son siècle, les anciens, et, avant tout, les Grecs divins ; en musique, Gluck, Mozart, Haydn. Ma bibliothèque est composée d'une vingtaine de volumes, chefs-d'œuvre immortels et, avec cela, la vie a bien des charmes. »

En 1859 : « On me reproche d'être exclusif, on m'accuse d'injustice pour tout ce qui n'est pas l'antique ou Raphaël. Cependant je sais aimer aussi les petits maîtres hollandais et flamands, parce qu'ils ont à leur manière exprimé la vérité et qu'ils ont réussi, même admirablement, à rendre la nature qu'ils avaient devant les yeux. Non, je ne suis pas exclusif, ou plutôt je ne le suis que contre le faux. »

A la fin de sa vie (passage non daté) : « Il faut nous délivrer une bonne fois des sujets d'exécution, d'autodafé et autres : est-ce là ce que la peinture, la peinture saine et morale, a la mission de représenter ? Est-ce là ce qu'on doit admirer, est-ce à ces horreurs qu'on doit se plaire ? Je ne proscriis pas pour cela les effets de la pitié ou de la terreur, mais je les veux tels que les a rendus l'art d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide. Je ne veux pas de cette *Méduse* et de ces autres tableaux d'amphithéâtre qui ne nous montrent de l'homme que le cadavre, qui ne reproduisent que le laid, le hideux : non, je n'en veux pas ! L'art ne doit être que le beau et ne nous enseigner que le beau. » [*Le Radeau de la Méduse* a été peint par Géricault en 1818 - 1819]

« On n'arrive dans l'art à un résultat honorable qu'en pleurant. Qui ne souffre pas ne croit pas. [...] L'art vit de hautes pensées et de nobles passions. Du caractère, de la chaleur ! On ne meurt pas de chaud, mais on meurt de froid. »

La critique en art : « La louange pâle d'une belle chose est une offense. »

Son bonheur dans la création :

« Comme je fais de la peinture pour la bien faire, je suis long et, par conséquent, je gagne peu... Moi, pauvre diable, avec le travail le plus assidu et, j'ose dire, distingué, je me trouve, à trente-huit ans, n'avoir pu mettre de côté que mille écus à peine; encore faut-il vivre tous les jours. Mais ma philosophie, ma bonne conscience et l'amour de l'art me soutiennent et me donnent le courage, avec les qualités d'une excellente femme, de me trouver passablement heureux. » (1818)

Au début de son séjour à la Villa Médicis, où il remplace Horace Vernet fin 1834 :

« Je suis à Rome aussi bien que je puis être sous tous les rapports, au bout d'un mois à peu près de séjour : en bonne harmonie avec on prédécesseur, mais jamais dupe, s'il y avait lieu, et allant droit de ma volonté. Excellent ambassadeur, bon secrétaire d'ambassade; considération et entière confiance de la part de mes pensionnaires, qui vivent très bien entre eux; maison très confortable et établie dans le meilleur ordre, dont ma femme, avec sa véritable capacité, fait mouvoir déjà tous les rouages, même financiers, ce qui n'est pas peu de chose pour moi. Enfin, excepté des soins et des devoirs extérieurs qui me fatiguent plus que ma gestion, je devrais être satisfait; je devrais être content de ma position honorable et flatteuse, assurément, si je pouvais oublier tous ceux que j'ai laissés et mieux supporter l'idée de la séparation. » (1835)

Au moment où il quitte la Ville Eternelle (1841) :

« Je suis enfin sorti de cette belle Rome dont on sent surtout l'énorme prix lorsqu'on la quitte. Comme on sent bien alors tout ce qu'elle vaut ! Hélas ! je n'ai pu dire adieu à Raphaël qu'en pleurant comme un enfant, à chaudes larmes : car qui sait si je reverrai jamais le Vatican ? Que dire ensuite du mal ou du bien que m'a fait l'adieu si touchant et si honorable de mes amis, de mes pensionnaires, que je n'ai pu laisser sans une émotion profonde ? »

Le dessin :

- « Le dessin est la probité de l'art »

- « Dessiner ne veut pas dire simplement reproduire des contours; le dessin ne consiste pas simplement dans le trait : le dessin c'est encore l'expression, la forme intérieure, le plan, le modelé. Voyez ce qui reste après cela ! Le dessin comprend les trois quarts et demi de ce qui constitue la peinture. Si j'avais à mettre une enseigne au-dessus de ma porte, j'écrirais *Ecole de dessin*, et je suis sûr que je ferais des peintres. »

- « Ayez toujours un carnet en poche et notez en quatre coups de crayon les objets qui vous frappent, si vous n'avez pas le temps de les indiquer entièrement. Mais si vous avez le loisir de faire un croquis plus précis, emparez-vous du modèle avec amour, envisagez-le et reproduisez-le sous toutes les formes, de manière à le loger dans votre tête, à l'y incruster comme votre propriété. »

- **La lumière** : « Dans un tableau, il faut que la lumière tombe quelque part avec force et que l'attention du spectateur soit attirée sur ce point. Il en est de même dans une figure où l'effet doit rayonner d'un point central; c'est ce qui fait les dégradations. Pour la forme, il faut aussi qu'un grand morceau dominant tout le reste s'empare d'abord du regard; c'est là un des éléments principaux du caractère dans le dessin. »

« Pour l'effet, il faut voir son tableau dans l'endroit le plus sombre de l'atelier. Les anciens sculpteurs plaçaient leurs figures dans des caves pour mieux juger des masses. »

- **Le portrait** : « Un portrait manque souvent de ressemblance parce que le modèle a été d'abord mal posé, parce qu'il a été placé dans de mauvaises dispositions d'ombre et de lumière qui le feraient méconnaître lui-même si on le voyait dans l'endroit où il a été peint.

Il y a des visages qu'il sera plus avantageux de peindre de front, d'autres de trois quarts ou de côté, quelques-un de profil. Les uns exigent beaucoup de lumière, les autres font plus d'effet quand il y a des ombres. C'est surtout aux visages maigres qu'il faut procurer de l'ombre dans la cavité des yeux, parce qu'une tête a ainsi beaucoup d'effet et de caractère. Pour cela, faire venir le jour d'en haut et en petite quantité. »

- **La musique** : « Adorons toujours avec la même ferveur et la même passion Gluck, Haydn, Beethoven, Mozart, notre Raphaël en musique. On a beau dire, tout ce qui n'est pas ces hommes vraiment divins cloche à leurs côtés. On y revient constamment : leurs beautés sont tellement inépuisables qu'on croit toujours les entendre pour la première fois, et la dernière est toujours la

plus belle... Mais jamais rien d'italien ! Au diable ce commun, ce trivial, où tout, jusqu'à "Je te maudis", se dit en roucoulant ! »

A la fin de sa vie : « Je ne vais plus dans les concerts, qui fatiguent trop mes nerfs; mais j'aime les quatuor de chambre et la musique de piano. Avec cet instrument, la musique vient toute seule par la lecture. C'est là qu'on la goûte, qu'on la savoure... Mon excellente Delphine embellit ma solitude presque tous les soirs par les sonates du divin Haydn, qu'elle dit non pas à *la virtuose*, ce que je déteste, mais dans le vrai sentiment musical, et je l'accompagne quelquefois. »

En guise de conclusion, fragments d'une lettre à M. Charles Marcotte d'Argenteuil (1773-1864), qui fut, dès le premier séjour d'Ingres à Rome, son protecteur et devint l'un de ses amis les plus fidèles :

Paris, le 28 juillet 1850 [Ingres a 70 ans, et se trouve veuf depuis un an]

« Où je suis ? Ce que je fais ? Eh mon Dieu ! Je suis arrivé le 18 de mon très ennuyeux voyage à l'île de Jersey; car, vous le voyez, je ne suis pas allé à Londres, ce que j'aurais peut-être mieux fait de faire [...]

Enfin, quoiqu'on dise toujours que Jersey est le plus charmant séjour, je m'y suis trouvé à la vérité tout seul, et vous aviez bien raison de redouter pour moi un si triste moyen de voyage. [...] On m'a promené toute la journée et, effectivement, j'ai vu un très joli pays, mais il me faut autre chose, à moi, qu'une ville anglaise, qui n'est composée que de boutiques et d'Anglais. De là, je suis donc reparti pour Granville, où je n'ai pas été fâché de retrouver la France, quitte de la mer par une traversée qui m'avait bien secoué en allant. J'ai gagné l'intérieur, à Avranches, où je me suis reposé trois jours chez un excellent ami, M. Martin. Là, je croyais trouver une belle cathédrale, mais je n'en ai trouvé que le terrain. (*)

De là, à Caen où (après avoir été d'abord à Bayeux) j'ai admiré les belles églises, et surtout leur extérieur, car il n'y a rien au dedans; j'ai vu le Musée, qui n'est pas mal; je me suis ennuyé à battre le pavé, allant devant moi, mes poches pleines de cerises et les mangeant dans les rues, mais sans être sensible à rien et, à vrai dire, il n'y a rien à voir que des gens qui végètent et qui vivent comme des choux sans les beaux-arts. J'avais heureusement apporté un livre-trésor, les Auteurs grecs dans un seul volume. Alors, ayant terminé mes cerises, je rentrai tristement dans ma chambre à l'hôtel, où j'allai lire Pindare avec un certain plaisir. »

(*) La cathédrale romane d'Avranches, fragilisée au cours des siècles et des sièges subis, s'était écroulée en 1794, et les derniers vestiges en ont été rasés en 1835.

A côté de l'artiste exigeant, pour lui et pour les autres, on découvre ici une facette méconnue de sa personnalité, un humour plus souriant que caustique, capable de s'en prendre à lui-même autant qu'au monde qui l'entoure.
